

LE MECANISME DU MIEUX-ÊTRE...

Le mécanisme joue depuis que le monde est monde. Il consiste pour l'homme, grâce à son intelligence, à perfectionner les moyens de se procurer sa nourriture, ses vêtements, son abri, etc., et cela en économisant et en utilisant au mieux son temps et sa peine. Ce qu'on appelle productivité n'est que le résultat tangible de l'efficacité, ou si l'on préfère, du rendement de son travail.

Pendant peut-être des millions d'années ce progrès a été relativement lent, surtout à partir du moment où les sociétés ont préféré à la coopération ou au travail en commun, le système de l'exploitation de l'homme par l'homme. Esclavage, servage, salariat ont jalonné les grandes époques de l'évolution vers l'égalité et la justice. Les problèmes sociaux relatifs à la production se trouvaient résolus ainsi: les quatre cinquièmes de la population faisaient partie intégrante des moyens de production et devaient assurer en plus de leur propre subsistance celle du reste de la population. Cette partie privilégiée des hommes n'était pas inactive, certes, mais étant à peu près libérée des soucis de son existence matérielle, elle se livrait aux plaisirs des sens ou aux activités désintéressées du corps et de l'esprit, sports et culture.

Rien d'étonnant donc, si les méthodes de produire ne progressaient pas. La productivité augmentait ou se maintenait par les cris, le fouet et l'esgartule chez l'esclave; par les amendes, les travaux forcés, le gibet chez le serf; par la misère, les charges de cavalerie, les fusillades, le chômage et la prison chez le salarié. Les progrès de la technique, les inventions, les découvertes sont le fait de la libre activité des travailleurs. C'est lorsque ceux-ci ont osé regarder leurs maîtres en face, et qu'ils ont refusé d'être traités en parias, en inférieurs, que le progrès dans la production a pris l'essor d'aujourd'hui.

Etant donné ce fantastique pouvoir de production, une nouvelle humanité pourrait commencer dès maintenant, une humanité qui ne connaîtrait plus ni la famine, ni la pauvreté, ni la guerre, ni les frontières, ni les misères matérielles et morales d'ordre politique ou religieux. Mais voilà, il faudrait que ceux qui la composent veuillent et puissent comprendre et malheureusement ce n'est pas pour demain; et la cause n'en est pas dans les difficultés de toutes sortes inhérentes à tout changement profond opéré dans l'économie; elle est surtout de caractère psychologique; elle relève plutôt de la formation et de l'évolution des espèces, donc des lois de la vie, c'est-à-dire de la biologie.

Par des exemples pris sur le vif, faciles à observer, faciles à analyser, on peut toucher du doigt les obstacles d'ordre moral qui s'opposent à l'établissement rapide de ce nouvel ordre économique, de ce mieux-être social. Considérez un travailleur quelconque, vivant seul avec sa famille. Imaginez qu'il trouve un moyen de produire plus vite avec moins de peine. Il n'admettra jamais que le profit qui découle de son invention ou de sa découverte ne soit pas son bien propre, qu'il n'en puisse disposer en toute propriété. Et cependant cela n'est vrai que dans le cas où il consomme ce qu'il produit, c'est-à-dire s'il n'échange pas, s'il ne vend pas. Si c'est le chantier, l'équipe, l'entreprise qui utilise l'invention, la découverte, le procédé nouveau, le raisonnement collectif est le même. Allez dire aux salariés de chez Renault, ou à ceux de l'E.D.F, du Gaz, de la S.N.C.F., etc., par exemple, qui se partagent, en plus de leurs salaires normaux, sous forme de primes, les milliards de bénéfices dus à une excellente productivité à laquelle s'ajoute le privilège du monopole ou d'une protection abusive des Pouvoirs publics, que les sommes qu'ils touchent ainsi sont en réalité prises dans la poche de leurs camarades qui ont la malchance de travailler dans les secteurs où le phénomène productivité ne joue pas ou ne peut pas jouer. Ils ne vous comprendront pas ou vous prendront pour un fou.

Et, cependant mon affirmation est la stricte vérité, une vérité non seulement d'ordre subjectif, mais une vérité qui est la conséquence d'une loi naturelle depuis longtemps connue et établie, qui, au surplus,

tient du sens commun: toute marchandise, dont la création devient de plus en plus facile et dont le coût de production diminue en raison de cette facilité, baisse de valeur. La conséquence de cet impératif économique est que sur le marché ceux qui produisent dans ces conditions, mais qui ne baissent pas leurs prix de vente, sont seuls à bénéficier de la productivité, c'est-à-dire en fait des progrès de l'économie. A l'échange, ils trichent, ils donnent moins qu'ils ne reçoivent, ils vivent du travail des autres, ils sont des exploiters, des capitalistes parfaits.

Les gros malins qui gèrent notre économie ou qui conseillent ceux de nos gouvernants qui s'en occupent savent très bien tout cela quand ils proposent par exemple l'intéressement du monde ouvrier à la marche et aux profits des entreprises. Ils n'ignorent pas que la proposition ne vaut que dans les secteurs où joue le phénomène productivité due aux progrès techniques. Partout ailleurs les salariés, s'ils veulent suivre le nouveau rythme de l'économie, sauver leurs fabriques, maintenir leur niveau de vie, il faudra qu'ils bossent davantage ou qu'ils mendient les subventions ou les allocations. C'est avec la sueur des uns que l'on maintiendra les avantages et les privilèges des autres. C'est tout cela qui constitue le souci majeur de presque tous nos gouvernants, qu'ils soient de droite ou de gauche: ne nous faisons pas d'illusions là-dessus. Et voici une preuve de ce que j'avance: je la trouve dans un petit livre intitulé: «*Les finances, terre inconnue*», d'Edmond Giscard d'Estaing (pas celui qui est ministre), l'un des économistes les plus cotés du moment. Voici ce que j'y lis, page 74:

«On étonnerait probablement beaucoup les dirigeants d'un syndicat ouvrier si on leur disait qu'en demandant l'extension à tous les secteurs industriels d'une hausse de salaire qui n'est matériellement réalisable qu'au profit du secteur privilégié dans lequel la productivité s'est accrue, non seulement ils contribuent à rendre la vie plus difficile pour tous les Français dont l'activité n'est pas rémunérée par un salaire, mais même que bien loin de défendre les intérêts de la classe laborieuse, ils participent à l'appauvrissement de cette dernière.

On étonnerait probablement beaucoup aussi les dirigeants patronaux en leur disant que s'ils absorbent tous les progrès de la productivité par une hausse des salaires, ils vont à l'encontre de leur devoir de promoteur de bien-être».

Au point de vue technique économique pur, j'avoue être pleinement d'accord avec M. Giscard d'Estaing, mais à une condition capitale: c'est que, à côté du mot salaire, il veuille bien ajouter les mots profit et bénéfice. Telle qu'elle est rédigée, son affirmation néglige cette réalité de l'économie: la hausse et la baisse des profits et des salaires n'expriment que la proportion dans laquelle les capitalistes et les travailleurs participent au produit d'une journée de travail (Karl Marx). Si ce qu'il dit est vrai pour les salaires, c'est vrai aussi pour les profits.

Quelles conclusions pratiques à tirer de cette étude? En voici quelques-unes qui à mon avis, si elles étaient écoutées, apporteraient du changement. Pour les travailleurs, exiger un seul salaire direct et professionnel; pas de primes au rendement, mais le mépris, le renvoi, la chaussette à clous pour les faux malades, les tricheurs; les heures supplémentaires doivent être l'exception, car c'est une manière de diminuer les salaires; tous les salaires de toutes catégories doivent être sensiblement les mêmes. L'indice hiérarchique ne devrait pas dépasser un multiple de trois.

Mais surtout les travailleurs devraient refuser le salaire social comme contraire à leur dignité de producteurs conscients et libres. Tout le secteur social qui a trait à la Sécurité sociale, à l'Assurance, aux Allocations familiales, etc., doit être alimenté par une contribution exigée de tous, payée par tous et n'a rien à voir avec la production et les salaires.

J. FONTAINE.
